



SALLY GREEN

À FEU
ET À SANG

LES VOLEURS DE FUMÉE +3



LES VOLEURS DE FUMÉE 3

À feu et à sang

DE LA MÊME AUTRICE
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Les voleurs de fumée

1 – *Les voleurs de fumée*

2 – *Le monde des démons*

SALLY GREEN

LES VOLEURS
DE FUMÉE 3

À feu et à sang

ROMAN

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Basile Béguerie



Collection dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur nos réseaux sociaux :



@jailu_editions



@jailu.collection.imaginaire



@jailu.editions

Titre original

THE BURNING KINGDOM

The Smoke Thieves, Book Three

Éditeur original

Penguin Books Ltd, Londres, 2020

© Sally Green, 2020

Cartes et illustrations intérieures

© Alexis Snell

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2022

*À Anna, Hannah, Indy,
Jack, Joy, Lily, Lucy,
William et Zoe*



MER
DU
BRÉGANT

FIELDING

BRÉGANT

CHATEAU
DE TARASENTH

BRIGANE

ABASA

CALIDOR

MER PITOR

CALIA

N



**PLATEAU
SEPTENTRIONAL**

BRÉGANT

• PRAVONT

HERDÈNE
ROSSARBE

• BOLLYNE

• DONNAFON

LE PRÉ-DES-FRONS

ARMÉE
PITORENNE

ARMÉE
BREGANTINE

PITORIE

ARMÉE
DORIANE

ARMÉE
DORIANE

HAVERSHAW

**BAIE
DE
ROSSARBE**



La guerre est un jeu réservé aux riches.

La Guerre et l'Art de la gagner, M. Tatcher

*L'art de la guerre ? La guerre n'a rien d'un art,
ce n'est qu'une série d'erreurs.*

Valeria, reine d'Illast



HAROLD

Le Pré-des-Faucons, nord de la Pitorie

*Damoiselle attend, sage et modeste,
Aux désirs de son prince, toujours prête,
Damoiselle est belle, serviable et discrète.*

Chanson traditionnelle brégantine

C'était un après-midi radieux, et le jeune prince Harold déambulait le long de l'orée des bois en chantonnant des paroles improvisées sur un vieil air.

*La princesse attend tapie, rusée et silencieuse
Prête à tuer
Elle est belle, impétueuse et dangereuse*

*Le prince Boris sur son fier destrier
Victime d'une lance en plein cœur
Tombe enfin au champ d'honneur*

*Harold est fin prêt pour sa nouvelle vie
Noble et courageux
Le monde est à lui*

Harold s'arrêta et porta son poing contre son cœur, comme il le ferait une fois devant la cour, lorsqu'on lui reconnaîtrait sa place d'héritier du trône du Brégant.

Le monde est à lui...

La chanson d'origine contait l'histoire d'une fille qui se languissait de trouver un époux pour donner un sens à sa vie. Boris avait l'habitude de la chanter lorsqu'il buvait.

— Eh bien, mon cher frère, notre sœur a certainement donné du sens à *ma* vie.

La tache rouge vif d'une fraise sauvage au bas d'un buisson attira son regard. Harold cueillit le petit fruit et s'en délecta avant d'en chercher d'autres. Une fois rassasié, il s'avança en plein soleil en suçant ses doigts rougis. Face à lui, la fumée grise s'attardait encore sur le champ de bataille, sans réussir à masquer les séquelles du combat. Le sol était jonché de cadavres, de carcasses de chevaux, et la terre noircie par les flammes était hérissée de lances plantées aléatoirement. Harold bascula la tête en arrière, les yeux fermés, pour savourer la chaleur du soleil.

— Quelle journée !

Son cri joyeux semblait flotter et résonner dans l'air.

— Quelle formidable journée ! s'exclama-t-il de nouveau.

Tout l'émerveillait : son nouveau statut, les événements qui l'avaient précipité et le bonheur absolu qui l'envahissait.

Aucune réponse ne lui parvint. Un silence de mort régnait, seulement troublé par quelques râles lointains. Peut-être étaient-ce ceux d'un homme ou d'un cheval à l'agonie, même si ça n'y ressemblait guère.

Au milieu du champ de bataille, deux chariots calcinés fumaient encore. L'un avait transporté la sœur de Harold, la princesse Catherine, et l'autre le prince Tzsayn. Les mules qui les tiraient étaient encore hamachées, leurs corps tordus par d'ultimes spasmes. L'une avait la patte levée vers le ciel, et la crinière de l'autre se consumait encore en minuscules flammèches. Harold avait inspecté les chariots en compagnie de Boris et de son père au moment de leur conception. Ils lui avaient paru impressionnants et massifs à l'époque, mais à présent, à l'image du reste, ils semblaient petits et insignifiants.

Une poignée de soldats pitoriens apparurent à travers la fumée. Ils marchaient lentement, tête baissée, sans doute à la recherche de blessés. L'un d'eux jeta un regard à Harold.

Harold le toisa en retour. Cet homme allait-il le défier ?

Non. Le Pitorien reportait déjà son attention sur le sol en suivant ses camarades. Peut-être prenaient-ils Harold pour l'un des leurs, ou étaient-ils las des combats. Une troisième possibilité vint agacer Harold comme une mouche insistante : peut-être ne voyaient-ils qu'un adolescent de quatorze ans et non une véritable menace.

Ils apprendraient bien vite de leur erreur. Eux et tous les autres.

Harold avait été surpris par le talent des Pitoriens pour le combat ; ils avaient aisément remporté la victoire, et sans grandes pertes. Harold avait écouté assidûment son père et son frère mettre au point le plan de bataille brégantin. Il avait voulu poser une question, mais Boris, comme à son habitude, lui avait intimé de se taire et de ne pas les déranger. Harold s'était donc assis dans un coin pour imaginer comment contrer la tactique brutale et simpliste de son père.

À l'évidence, lord Farrow, le général ennemi, avait lui aussi passé ses options en revue. Et le père de Harold s'était complètement fourvoyé au sujet du Pitorien en présumant que son manque d'expérience le rendrait facile à battre. Le doigté avec lequel lord Farrow avait négocié la rançon du prince Tzsayn l'avait impressionné. L'homme avait beau être vaniteux et cupide, le jeune prince avait tout de suite vu qu'il n'avait rien d'un imbécile. Farrow avait fait préparer le champ de bataille en le quadrillant de tranchées emplies de bitume. En y mettant le feu, les Pitoriens n'avaient eu aucun mal à chasser leurs assaillants. Certes, ils n'avaient pas vraiment remporté de victoire puisque les Brégantins étaient parvenus à battre en retraite, mais ils avaient néanmoins eu le dessus. Une fois de plus, le roi Aloysius avait sous-estimé ses adversaires, tout comme il avait sous-estimé son frère Thelonius au cours de la précédente campagne. Une fois de plus, il risquait de se ridiculiser. Et Boris ne valait pas mieux.

Il ne valait même plus rien.

Un sourire se dessina sur les lèvres de Harold.

— Père a sous-estimé les Pitoriens, et toi, mon cher frère, tu as méjugé notre merveilleuse sœur.

Harold avait observé Boris et Lang parler à Catherine sur le chariot, au moment de l'échange de prisonniers. Même enchaînée, la princesse était sublime dans sa robe de soie blanche sous son armure étincelante. Boris l'avait sans doute insultée, mais Lang s'était carrément permis de lui toucher la poitrine. Boris n'aurait jamais dû le laisser faire ; Lang n'était qu'une brute de basse extraction, et Catherine demeurait de sang royal. Mais Lang n'était plus de ce monde à présent, tout comme Boris. Harold avait eu une vue imprenable sur ses derniers instants : la lance décochée par Catherine, le fugace rictus de surprise et de confusion qui avait traversé le visage de son frère. Harold avait failli éclater de rire à ce spectacle. Et quel ravissement, lorsque Boris avait basculé en arrière, mortellement blessé.

Il n'en avait pas fallu plus pour faire de lui le nouvel héritier du royaume.

— Merci, ma sœur.

Harold sourit en fixant le camp pitorien, où Catherine s'était réfugiée. Il l'avait toujours préférée à son frère. Elle était intelligente et douée, mais il ne faisait aucun doute qu'elle avait dû inhaler de la fumée pour réussir un tel lancer.

Harold avait essayé la fumée de démon violet pour la première fois de sa vie quelques jours plus tôt, non sans une certaine nervosité. Son père méprisait tout ce qui « pervertissait » la nature des hommes, jusqu'au vin et à la bière, et Boris avait mis Harold en garde. « La fumée va t'embrouiller l'esprit et, disons-le franchement, tu n'es déjà pas très équilibré en temps normal. » Harold avait parfaitement conscience de ne pas penser comme la plupart des gens. Mais il n'avait que faire des esprits ordinaires et des ordres de Boris. Et le camp brégantin ne manquait pas d'adolescents ravis de partager leur fumée avec le fils du roi.

Harold n'avait pris qu'une infime bouffée, mais ce fut assez pour qu'un nouvel horizon s'ouvre à lui. La fumée l'avait transformé. Harold était petit et frêle – il tenait davantage de sa mère que de son père, au grand dam de ce dernier –, mais grâce à la fumée il devenait aussi fort et rapide que

les meilleurs de ses soldats. C'était la raison pour laquelle Boris l'avait tenu éloigné de la fumée : son aîné craignait qu'il ne lui fasse de l'ombre. À présent qu'il était mort, cela n'importait plus, et Harold était libre d'agir à sa guise.

— Je ferai même mieux que toi, mon frère, marmonna-t-il. J'aurai ma propre troupe à quatorze ans.

Boris n'avait eu la sienne qu'à quinze ans.

Harold savait aussi quels soldats il voulait sous ses ordres. Pas des brutes épaisses comme Boris, non, la brigade des adolescents. Il avait assisté à leur entraînement et vu comment la fumée de démon avait changé ces simples enfants en...

— Eh, toi.

L'un des Pitoriens aux cheveux bleus venait de l'interpeller. Il n'était pas seul, mais ses compagnons se trouvaient en retrait.

Harold sourit et lui adressa un geste de la main.

— Bonjour.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Harold répondit dans son meilleur pitorien :

— Je profite de la vue.

L'homme s'approcha. Harold constata que, sous sa tignasse bleue, il était particulièrement laid avec ses lèvres proéminentes et son front écrasé.

— ... du moins j'en profitais avant que tu viennes la gâcher.

— Tu es brégantin, non ? Tu n'as rien à faire ici, tu ferais mieux de partir.

— Je suis assurément brégantin, oui. Je suis Harold Godolphin Reid Marcus Melso, fils cadet d'Aloysius du Brégant, futur souverain du Brégant, de Pitorie, du Calidor et de tout autre pays qu'il me plaira de conquérir, et je suis d'excellente humeur malgré le navrant spectacle que m'impose l'homme le plus répugnant de Pitorie. Je m'en irai quand bon me chantera. Et voilà... (Harold dégaina son épée.) ... pourquoi.

Il chargea le Pitorien à la vitesse de l'éclair avant de sauter en avant. Porté par la puissance de la fumée, il décrivit un moulinet dans les airs comme si son arme était aussi

légère qu'une plume. Hilare, il se réceptionna à pieds joints tandis que son adversaire s'effondrait au sol. Il venait de lui sectionner la jambe d'un coup net au-dessus du genou. Le Pitorien ouvrit la bouche comme un poisson hors de l'eau en regardant le ciel, les yeux écarquillés. Ses deux camarades crièrent à l'aide avant de se précipiter vers lui, l'épée à la main. Aux yeux de Harold, ils se déplaçaient avec une lenteur bovine. Il leur fit face en écartant les bras, mais les deux hommes s'arrêtèrent dans leur course, l'air nerveux et inquiet. Harold les apostropha :

— Vous cherchiez des blessés, n'est-ce pas ? Eh bien, vous venez d'en trouver un. Vous devriez aider votre ami, il va se vider de son sang si vous n'agissez pas rapidement.

L'un des Pitoriens s'avança prudemment pour s'agenouiller auprès de l'amputé.

— Pourquoi l'avoir attaqué ? La bataille était terminée ! s'indigna l'autre.

Harold leva les yeux au ciel, agacé par la stupidité d'une telle question.

— Pour vous montrer de quoi je suis capable. Et à présent que j'ai votre attention, allez donc porter ce message à ma sœur, la princesse Catherine : dites-lui que Tzsayn et Farrow ont remporté la bataille aujourd'hui, mais qu'ils ne gagneront pas la guerre. La prochaine fois, mon armée vous tranchera les jambes à tous.

Harold pivota sur ses talons et regagna à toute vitesse le couvert des bois. Les soldats n'essayèrent même pas de se lancer à sa poursuite, préférant s'occuper de leur camarade blessé.

Au-dessus du champ fumant, de la rivière et des deux campements ennemis, les nuages commencèrent à s'amonceler, et alors que l'après-midi touchait à sa fin, les premières pluies de l'été s'abattirent.



CATHERINE

Camp de l'armée, nord de la Pitorie

*Pour les vivants, la guerre ne s'arrête jamais.
Seuls les morts en voient la fin.*

Proverbe pitorien

Un cri étouffé déchira le silence. Dans son lit, la reine se retourna, encore à moitié endormie. Chaque nuit apportait son lot de sons étranges et de hurlements sortis de la gorge d'hommes et de démons.

Ce n'était qu'un rêve...

Elle avait appris à gérer ses cauchemars, qui disparaissaient sans encombre au cours de la journée, mais un rêve suffisait rarement à la réveiller ainsi.

Peut-être n'était-ce qu'un jappement de renard...

Il n'y avait pourtant aucun renard à l'intérieur du camp.

Ou bien le cri d'un soldat qui appelait un camarade.

Peut-être.

Catherine ouvrit les yeux.

La toile de sa tente pendait de façon sinistre au-dessus d'elle. La pluie qui était tombée toute la semaine avait fini par s'arrêter, mais une humidité lourde persistait dans le fond de l'air et les abords du chapiteau royal étaient couverts de flaques. Des taches sombres de moisissure s'étaient rapidement répandues à travers sa tente, des paravents aux tentures de soie et jusqu'aux draps à présent maculés de halos noirâtres.

À l'extérieur, la lueur d'une lanterne se rapprochait en projetant des ombres tremblantes et voûtées.

Savage et ses assistants.

Un nouveau cri de douleur, et Catherine jaillit hors de son lit. Tanya entra alors qu'elle posait une cape sur ses épaules. La servante de Catherine n'eut pas à prononcer le moindre mot, son expression en disait déjà assez : l'état de Tzsayn empirait.

Catherine écarta les doubles rideaux qui séparaient ses « appartements » de ceux du roi au sein du grand chapiteau. Le général Davyon était déjà à son chevet et retenait Tzsayn qui agitait les bras. Le roi posa les yeux sur Catherine et hurla son nom. Catherine accourut à son secours. La moindre seconde de retard ne faisait qu'accroître sa panique. Elle saisit la main de Tzsayn et la tint fermement.

— Tout va bien, souffla-t-elle. Je suis là.

— C'est vous ? C'est bien vous ?

Il la dévisagea comme s'il avait du mal à la croire.

— Oui, c'est bien moi, en chair et en os.

— Mais ils vous ont enlevée. Les Brégantins. Je croyais vous avoir perdue.

— Non, je leur ai échappé... durant la bataille. Rappelez-vous !

Tzsayn ne la quittait pas du regard et, tandis que les larmes emplissaient ses yeux, il secoua la tête pour les chasser.

— Je pensais qu'ils vous avaient enlevée. J'ai cru... Cet homme.

Cet homme, toujours le même. Il parlait de Noyes, Catherine en était convaincue, bien que Tzsayn n'ait jamais prononcé son nom. C'était lui qui avait torturé Tzsayn et ses hommes, et qui hantait à présent chacune de ses nuits.

— Ce n'était qu'un rêve, un mauvais rêve. Vous avez de la fièvre, mon ami. Je vous en prie, rallongez-vous. Je suis en sécurité, et vous aussi.

Catherine s'assit à son chevet en lui tenant la main tandis que le Dr Savage versait une potion laiteuse dans une tasse. Tzsayn la repoussa brusquement au moment où on la porta à ses lèvres.

— Assez de ce poison, laissez-moi tranquille, bon sang !

Davyon secoua la tête, et les assistants du docteur maintinrent Tzsayn par les épaules tandis que Savage forçait le liquide dans sa gorge. Habitée à ce spectacle, Catherine préférait se concentrer sur la moitié de visage de Tzsayn restée intacte, sur sa pommette douce et son sourcil élégamment dessiné, mais elle s'obligea à regarder la peau que Savage dévoilait sous les pansements.

Elle ne put supporter qu'un aperçu. La jambe de Tzsayn n'était qu'un amas de chair purulente, et son pied était aussi enflé qu'une citrouille.

Elle se tourna vers Savage et Davyon.

— Que lui arrive-t-il ? Son état empire !

Savage secoua la tête.

— Les brûlures de son enfance ralentissent la cicatrisation de ses nouvelles blessures.

Tzsayn avait paru se remettre sitôt après la bataille du Pré-des-Faucons, mais deux jours plus tard, une infection s'était répandue dans sa jambe, et la fièvre lui donnait des bouffées délirantes. Catherine avait rapidement récupéré des séquelles de la bataille. Il lui restait une profonde cicatrice au creux de la main infligée par un pieu à l'intérieur de ses menottes, mais la fumée de démon qu'elle avait inhalée l'avait soignée instantanément.

Si seulement elle pouvait agir aussi sur Tzsayn. Mais il était déjà trop vieux pour que la fumée violette ait le moindre effet bénéfique.

Catherine avait gagné quelques cicatrices mais guère de traumatisme. Elle était parfaitement en paix avec ses actes : oui, elle avait tué son propre frère. Elle n'en éprouvait ni honte ni fierté. C'était un simple fait, une nécessité. Les hommes passaient leur temps à s'entre-tuer sans s'attarder sur les conséquences, mais elle avait fait son examen de conscience avec l'impartialité d'un juge. Et il ne faisait aucun doute à ses yeux qu'elle avait agi pour le mieux.

La malveillance de Boris trouvait ses racines dans l'éducation que son père lui avait donnée. Aloysius lui-même avait sans doute été élevé de la sorte par son propre père, et l'on

pouvait ainsi remonter toute la lignée royale du Brégant. Mais il fallait en finir avec cette gangrène. Et si les hommes en étaient incapables ou refusaient de s'y résoudre, Catherine s'en chargerait. Elle avait commencé par Boris, mais elle avait à présent la certitude qu'elle ne pouvait s'arrêter là. Elle ferait tout ce qui était en son pouvoir pour empêcher son père de répandre davantage la mort, la destruction et le malheur. Loin d'être un fardeau sur ses épaules, cette nouvelle ambition lui donnait des ailes.

Il fallait maintenant se comporter – non, *agir* – en reine. Elle avait menti au sujet de son mariage avec Tzsayn durant sa captivité, mais le prince avait joué le jeu à sa libération, de même que Davyon, Tanya et Ambrose. Aux yeux du royaume, son rang était désormais acquis, de même que les responsabilités qui lui incombaient.

Par chance, tous les traîtres ayant pris part au complot pour l'échanger contre Tzsayn avaient été mis rapidement hors d'état de nuire. Lord Farrow et ses généraux avaient été arrêtés et emprisonnés sitôt après la bataille. Avant que la fièvre emporte sa lucidité, Tzsayn avait bien fait comprendre que Farrow devait être jugé pour haute trahison, et il ne faisait guère de doute que le verdict se traduirait par une exécution.

Depuis que la maladie s'était emparée du prince, Catherine s'était de nouveau retrouvée à la tête de l'armée et donc du pays. Son esprit tout entier était accaparé par la moindre décision, de la plus triviale à la plus cruciale, concernant les troupes, la flotte, les vivres, les chevaux, les armes et le trésor.

Le trésor...

L'essentiel des réserves d'or pitoriennes avait servi à payer la rançon de Tzsayn. Le peuple était déjà accablé par l'impôt. L'argent, ou plutôt le manque d'argent, constituait une sérieuse menace.

Trop de guerre et pas assez d'argent pour la faire.

Catherine caressa le front de Tzsayn. Il dormait à présent et paraissait apaisé, mais Catherine savait qu'elle ne retrouverait pas le sommeil. La tentation était grande d'inhaler un peu de fumée de démon pour se détendre, mais Tanya

était éveillée elle aussi et ne se priverait pas de juger sa maîtresse le cas échéant. En devenant reine, Catherine avait fait l'amer constat qu'elle disposait d'encore moins d'intimité qu'à l'époque où elle n'était que princesse. L'idée de passer un simple instant seule loin de tout regard lui paraissait désormais un luxe hors de portée. Elle sortit de la tente, talonnée par sa servante. Davyon, plus lugubre que jamais, contemplait l'horizon. L'aube commençait à poindre dans le ciel dégagé.

— Au moins, il s'est arrêté de pleuvoir, dit Catherine.

— C'est toujours ça de gagné, répondit Davyon.

Elle songea à la pile de papiers qui l'attendait à son bureau et n'eut pas le courage de s'y consacrer dans l'immédiat.

— J'aimerais marcher un peu.

— Bien sûr, Majesté. Au sein du camp royal ? Ou...

— Non, je voudrais faire une vraie promenade, au grand air, dans la forêt.

À une autre époque, Catherine se serait contentée avec bonheur d'Ambrose pour seule escorte, et plus encore aujourd'hui. Mais un fossé s'était creusé entre ce qu'elle désirait et ce qui lui était permis. Inutile de raviver les rumeurs de sa liaison avec son garde du corps, et quoi qu'il en soit, Ambrose était toujours en convalescence après la bataille. Une vague de culpabilité s'empara d'elle. Nombre de ses hommes avaient été blessés ; elle se devait de leur témoigner son soutien.

— Je vais parcourir le camp, j'aimerais voir mes soldats. Davyon fronça les sourcils.

— Il vous faudra une escorte de la garde royale.

— Pour me déplacer dans mon propre camp ?

— Vous êtes la reine, une cible de choix pour les assassins, marmonna Tanya avec cette fausse discrétion qui lui était coutumière. Et au cas où vous l'auriez oublié, l'ennemi campe toujours juste derrière cette colline.

— Fort bien, répondit Catherine. Convoquez la garde royale.

Davyon s'inclina.

— Je vous accompagnerai également, Majesté.

— Souhaitez-vous que je fasse apporter votre armure ? demanda Tanya.

— Pourquoi pas ? soupira Catherine. Je suis sûre que cette mesure supplémentaire apaisera Davyon. Allons donc briller de mille feux.

Elle n'avait pourtant guère le cœur à ça.

Tandis que le soleil se levait sur le camp, Catherine, vêtue d'une robe blanche sous son armure étincelante, les cheveux tressés sous sa couronne et ramenés en arrière, se mit en route flanquée de Davyon (qui arborait un sourire figé), Tanya (l'air sombre, engoncée dans une robe bleue surmontée d'une veste blanche ajustée que Catherine n'avait jamais vue jusqu'alors) et dix gardes royaux aux cheveux teints en blanc.

Le cœur un peu plus léger à mesure qu'elle saluait les gardes par leur nom, elle s'arrêta face à un soldat pour lui demander :

— Comment va ton frère, Gaspar ?

— Il se remet, Majesté. Merci encore d'avoir fait venir ce médecin.

— Ravie d'entendre qu'il a pu être utile.

Catherine n'avait pas quitté l'enceinte surprotégée depuis la bataille du Pré-des-Faucons. Elle n'avait fait qu'enchaîner les conseils de guerre et veiller au chevet de Tzsayn en grappillant çà et là quelques heures de sommeil. En sortant de la muraille de toiles des tentes royales, elle put contempler l'armée pitorienne. Son armée.

Le camp s'étendait à perte de vue. Bien qu'il n'ait pas bougé depuis l'affrontement, il était devenu méconnaissable. La vaste prairie sur laquelle avait été installés tentes, soldats, chevaux et bétail avait subi sept jours de pluie. Le martèlement de milliers de paires de bottes avait parachevé l'affaire, et le sol n'était plus qu'une épaisse boue trouée de flaques maronnasses et surmontée de perpétuels nuages de moucherons noirs.

— Satanés midges, tempêta Tanya en se frappant le cou du plat de la main. Ils m'ont dévoré tout le bras hier.

Davyon choisit l'itinéraire le plus sec possible, mais tandis qu'ils parcouraient les allées de tentes, une odeur – non, une *puanteur* – tenace s'ajoutait au calvaire infligé par les midges.

Catherine plaqua la main sur son visage pour ne pas respirer les émanations des déjections humaines et animales.

— Ce fumet est particulièrement puissant.

— J'ai visité des fermes qui sentaient meilleur, dit Tanya.

Un peu plus loin, certaines tentes étaient carrément détrempées, et les soldats devaient se frayer un chemin dans une boue qui leur arrivait aux chevilles.

— Pourquoi n'ont-ils pas déplacé leurs tentes ? demanda Catherine à Davyon.

— Ce sont les gardes du roi, ils se doivent de rester proches de lui.

— Ils se doivent surtout de se mettre au sec.

— Nous ne nous attendions pas à ce que le mauvais temps dure si longtemps, mais ce sont de solides gaillards. Ce n'est que de l'eau, et vous l'avez dit vous-même, Majesté, la pluie a cessé.

Catherine rejoignit un groupe de soldats rassemblés sur un petit îlot relativement sec, leurs bottes crottées d'une épaisse couche de boue. Les hommes la saluèrent, le sourire aux lèvres.

— Vous supportez la pluie ?

— Nous pouvons tout encaisser, Majesté.

— Eh bien je sens déjà l'eau s'infiltrer dans mes bottes alors que je viens seulement d'arriver. N'avez-vous pas les pieds mouillés ?

— Ils sont un brin humides, Majesté, concéda l'un d'entre eux.

Mais son camarade ajouta aussitôt :

— Ils sont complètement trempés et cela fait des jours que cela dure. Mes bottes ont moisi, les pieds de Josh ont viré au noir, et Aryn a attrapé la fièvre rouge. On risque bien de ne jamais le revoir.

— La fièvre rouge ?

Catherine se tourna vers Davyon, qui répondit d'un air contrit :

— C'est une maladie. Les docteurs font ce qu'ils peuvent. Catherine remercia les hommes pour leur franchise et reprit sa tournée.

— Des hommes meurent de fièvre ? Général, je ne m'attendais pas à ça de votre part. Combien sont tombés malades ? demanda-t-elle à voix basse une fois suffisamment loin des soldats.

Davyon faisait rarement montre de la moindre émotion, et sa voix trahissait davantage la fatigue que la colère.

— Environ un sur dix. Je ne voulais pas vous embarrasser avec ces questions.

Catherine se retint de jurer.

— Ce sont mes troupes, mes hommes. Je veux savoir dans quel état ils se trouvent. Vous auriez dû me tenir informée. Vous auriez dû faire déplacer les tentes. Donnez-en l'ordre dès aujourd'hui, général. Nous ne pouvons pas être certains que cette accalmie durera. Et quand bien même, ce camp est devenu un borbier insalubre.

Davyon s'inclina.

— Sitôt que vous serez revenue à l'abri du camp royal, j'ordonnerai le...

— Dès à présent, général. J'ai dix gardes avec moi, Davyon, je n'ai pas besoin de votre protection. Et j'ai l'impression d'avoir plus à craindre de la noyade ou de la fièvre que de la lame d'un assassin.

Davyon s'inclina une fois de plus, les lèvres pincées, avant de prendre congé sans un mot. Catherine poursuivit sa tournée en prenant soin de converser autant avec ses cheveux-blancs qu'avec les fidèles de Tzsayn aux cheveux bleus. La plupart des hommes semblaient heureux de la voir et tous s'enquéraient de la santé de leur roi.

— Nous savions qu'il échapperait aux Brégantins. S'il y a bien un homme capable d'un tel exploit, c'est lui.

Catherine leur répondait par un sourire et leur assurait de la fierté qu'ils inspiraient à Tzsayn. À l'évidence, personne ne savait que le prince était fiévreux, et il valait mieux qu'il en reste ainsi.

Elle s'arrêta dans la partie septentrionale du camp, qui surplombait le Pré-des-Faucons. L'endroit était tout aussi méconnaissable depuis la victoire des Pitoriens. La rivière était sortie de son lit et avait complètement inondé le champ. Seul subsistait un poteau de bois tordu dépassant de l'eau boueuse : le vestige du chariot sur lequel Catherine avait été enchaînée. Il avait par miracle survécu au feu. Sur la rive opposée, où les troupes de son père étaient jadis amassées, il ne restait plus rien que de l'herbe. Après la bataille, les Brégantins s'étaient repliés aux abords de Rossarbe, à une demi-journée de cheval d'ici. Impossible de savoir quand ni même s'ils attaqueraient de nouveau, mais son père semblait avoir au moins assez de présence d'esprit pour ne pas laisser croupir ses forces dans ce marécage.

Catherine sentit son ventre se nouer. Tout semblait si abstrait sur les cartes déployées lors des conseils de guerre, bien loin de la réalité qui s'étalait sous ses yeux. La pleine mesure de leur calvaire la frappait de plein fouet.

Catherine avait beau s'être échappée de ses griffes, Aloysius avait pratiquement gagné tout ce qu'il espérait de son invasion : l'or de la rançon de Tzsayn et l'accès à la fumée de démon du Plateau septentrional. Son armée avait battu en retraite, mais n'était pas vaincue pour l'instant, tandis que les hommes de Catherine avaient de la boue jusqu'aux genoux et succombaient peu à peu à la fièvre.

Elle serra les dents. Elle aurait aimé avoir Tzsayn à ses côtés, mais elle allait devoir se débrouiller seule pour le moment.



AMBROSE

Camp de l'armée, nord de la Pitorie

L'infirmierie baignait dans la froideur des premiers rayons de l'aube. Le concert nocturne de gémissements, quintes de toux et ronflements avait peu à peu cédé la place aux discussions à voix basse entrecoupées de jurons et de cris de douleur. Ambrose, étendu sur son lit de camp branlant, fixait la porte en priant pour une visite de Catherine. Elle lui sourirait en s'approchant d'un pas pressé, laisserait ses servantes derrière elle, comme à l'époque lointaine où elle le rejoignait à l'écurie du château de Brigane. Elle lui prendrait la main et il tendrait le cou pour l'embrasser. Il toucherait sa peau du bout de ses lèvres et humerait discrètement son parfum.

L'homme sur la couchette derrière lui se mit à tousser en sifflant avant de cracher bruyamment.

Ambrose était alité depuis une semaine. Les premiers jours, il n'avait pas douté que Catherine viendrait le voir, mais sa certitude vacillait à présent. Il occupait chaque journée en pensant à elle, en se remémorant les instants passés en sa compagnie, de leurs promenades sur la plage au Brégant à ces quelques jours merveilleux à Donnafon où il avait enfin pu la prendre dans ses bras, caresser sa peau douce et embrasser sa main, ses doigts, ses lèvres.

Un hurlement de douleur retentit à l'autre bout de la salle.

Mais qu'est-ce qu'il s'imaginait ? Catherine ne devait surtout pas venir dans ce lieu de souffrance et de maladie.

C'était à lui de sortir pour la retrouver. Encore fallait-il pouvoir marcher... Il avait été blessé à l'épaule et à la jambe lors du combat dans le Pré-des-Faucons. Il avait vu des vétérans se remettre de blessures plus sévères et d'autres hommes succomber à bien moins grave. L'espace d'un instant, après la bataille, il avait senti sa volonté l'abandonner, mais ce désespoir l'avait rapidement quitté. Il savait à présent qu'il ne baisserait jamais les bras, qu'il combattrait jusqu'à son dernier souffle, pour lui, pour Catherine.

Ambrose se redressa dans son lit et commença ses exercices, en pliant et dépliant lentement son bras droit comme le médecin le lui avait ordonné. Il passa à l'exercice suivant : faire tourner son épaule bandée. Le mouvement était plus douloureux et devait s'effectuer lentement.

La bataille du Pré-des-Faucons avait été remportée, mais la guerre était loin d'être gagnée. Quant au rôle d'Ambrose sur le terrain... Lui qui avait voulu sauver Catherine n'avait en fin de compte que réussi à tuer Lang. Il aurait voulu affronter Boris, mais les Brégantins l'avaient submergé, et c'était Catherine, grâce à la force conférée par la fumée, qui avait transpercé son frère avec sa lance. *Qu'a-t-elle bien pu éprouver, en tuant son propre frère ?* Ambrose était bien incapable de se l'imaginer, lui dont le frère était l'exact opposé de Boris. Mais Tarquin était mort lui aussi. Et Ambrose n'avait aucune idée de ce que Catherine ressentait en ce moment. *Pourquoi n'est-elle pas venue ? Est-elle malade, elle aussi ?* Tant de questions et toujours aucune réponse.

— Merdasse ! s'écria-t-il de douleur après avoir bougé son bras trop brusquement.

Il fallait qu'il sorte du lit, de cette infirmerie. Cet endroit était déprimant. Presque tous les lits étaient occupés, pour l'essentiel non par des blessés de guerre, mais par des victimes de la fièvre qui ravageait le camp. Le mal était surnommé la fièvre rouge à cause de la couleur que prenait le visage lorsqu'on se mettait à tousser ses tripes. Plusieurs hommes avaient été emportés dans la nuit et leurs lits étaient à présent vides. Ambrose savait que cela ne durerait pas et que ces draps sales accueilleraient bien vite d'autres pauvres

bougres pris de frissons. C'était un miracle qu'il ne l'ait pas encore attrapée.

Il pivota dans son lit avant de poser fermement ses deux pieds au sol. En s'aidant du dossier d'une chaise, il pouvait se tenir debout en équilibre précaire. Les lèvres serrées par l'effort, il s'appuya progressivement sur sa jambe gauche. La douleur était supportable ; il *pouvait* sortir d'ici s'il le décidait. Les docteurs avaient retiré la pointe de flèche logée dans sa cuisse et l'avaient recousu proprement, là où la plupart de leurs confrères se seraient contentés d'amputer. Mais ceux-ci avaient opéré soigneusement et prodigué les meilleurs traitements par la suite.

Ambrose avait eu droit aux meilleurs docteurs, grâce à Tzsayn.

Aux meilleurs soins, grâce à Tzsayn.

À la meilleure nourriture, grâce à Tzsayn.

De même pour les vêtements, la literie... bref, tout.

Tout sauf la moindre nouvelle de Catherine. Était-ce Tzsayn qui l'empêchait de lui rendre visite ? Il ne pouvait pas y avoir d'autre raison.

— Vous avez l'air bien mieux, sir Ambrose.

Ambrose était tellement plongé dans ses pensées qu'il n'avait pas vu Tanya pénétrer dans la salle. Il releva la tête en direction de la porte, plein d'espoir.

— L'un des docteurs m'a demandé de vous donner ceci. Je crois que cela vous permettra de recouvrer des forces.

Tanya lui tendit un bol de porridge et suivit la direction de son regard.

— Je n'apporte rien d'autre et je suis venue seule.

Ambrose hocha la tête en s'efforçant de dissimuler sa déception.

— C'est un plaisir de vous revoir, Tanya.

Il tendit les mains pour prendre le bol, mais perdit l'équilibre. Il se rattrapa aussitôt au dossier de la chaise, et le choc lui arracha un grognement de douleur. Il se rassit sur son lit en s'efforçant de ne rien laisser paraître. Tanya réprima un gloussement.

Ambrose lui lança un regard noir.

— C'est une habitude, chez vous, de vous moquer des blessés ?

— Certainement pas, dit-elle en secouant la tête, mais je ne peux m'en empêcher lorsqu'ils ont les cheveux verdâtres.

— Oh, ça. C'était simplement pour me mêler aux hommes de Farrow, répondit-il en se passant la main dans ses cheveux fraîchement coupés, mais la couleur refuse de partir.

Le sourire moqueur de Tanya ne fit que s'agrandir.

— Vous allez devoir les teindre d'une autre couleur, c'est la seule solution. (Elle s'assit à côté de lui sur le lit et poursuivit à voix basse.) Mais laquelle choisirez-vous ? Blanc pour la reine ou bleu pour le roi ?

— Bleu ? Je croyais que la livrée du roi était le violet et que Tzsayn allait devoir changer toute sa fichue garde-robe et son maquillage pour succéder à son père...

— Non, la couleur royale alterne à chaque nouveau souverain. Tzsayn va donc conserver son bleu, et son descendant héritera du violet, comme il en a été pour Arell. De toute façon, j'imagine que vous opterez pour le blanc. À moins que vous ne décidiez de ne porter aucune couleur ?

— Pourrait-on parler d'autre chose que de teinture ?

— Je ne parle pas vraiment de coiffure, sir Ambrose.

Ambrose la scruta avec intensité.

— Est-ce elle qui vous envoie ? Pourquoi n'est-elle pas venue en personne ?

— La reine sait pertinemment qu'être vue en votre compagnie pourrait... nuire à sa situation. Mais elle s'entretient avec vos médecins chaque jour.

— C'est elle qui m'a envoyé ces médecins et non pas Tzsayn ?

— Elle a dépêché des médecins à la plupart de ses hommes, ses cheveux-blancs.

— Vous parlez comme une politicienne.

— Tant mieux, c'est un talent indispensable en ces lieux.

— Ma maîtresse aurait-elle acquis ce talent, elle aussi ?

— En effet, répondit Tanya, les lèvres pincées. Mais la politique ne suffira pas à remporter cette guerre. Elle doit pouvoir compter sur la loyauté et la combativité de ses

hommes, en dépit des pertes importantes qu'elle a subies. Elle a besoin de votre soutien, sir Ambrose.

— Elle pourra toujours compter dessus, Tanya, vous le savez bien.

Tanya acquiesça sans rien dire.

— Pouvez-vous m'en dire plus ? finit par demander Ambrose. Comment va-t-elle ? La dernière fois que je l'ai vue, elle était enchaînée à ce chariot. Non, à vrai dire, je l'ai aussi vue lancer ce javelot dans ma direction. Certes, elle visait Boris... Bref, est-ce que la reine va bien, depuis qu'elle a tué son frère ?

Tanya détourna le regard un moment.

— Elle s'est remise de ses blessures, je vous remercie de votre sollicitude. Je ne crois pas faire preuve d'incorrection en affirmant que son frère était un monstre. Aussi sa mort ne pèse-t-elle guère sur le cœur de ma maîtresse.

— Et Tzsayn ? demanda Ambrose, en pensant aussitôt à ce qui occupait le cœur de Catherine.

— Il est en convalescence.

Ambrose haussa un sourcil.

— Il a été blessé ?

— Superficiellement, durant sa captivité, bredouilla hâtivement Tanya. Mais je ne le vois guère, c'est un homme très pris. Le sort du royaume... occupe tout son temps.

Mais Catherine le voyait-elle ? Et à quelle fréquence ?

De nouveau maîtresse de ses émotions, Tanya poursuivit :

— Nous sommes toujours en guerre, sir Ambrose. Le roi croule sous les responsabilités, tout comme la reine. La position de Catherine dépend d'un grand nombre de choses, y compris de vous. Elle a besoin de votre aide. Elle doit s'entourer de combattants capables d'inspirer courage et détermination.

— Alors j'ai le droit de me trouver en sa présence ? Quand pourrai-je la voir ?

— Elle ne peut pas être vue avec vous, Ambrose, et vous savez très bien pourquoi. Vous mettriez sa réputation en péril. Si vous tenez à elle autant que je le crois, vous lui offrirez votre soutien en tant que soldat et non en tant qu'amant.

— Il n'y a pas si longtemps, sur le Plateau septentrional, elle me demandait d'être les deux, murmura Ambrose d'un ton hésitant.

— Oui, elle me l'a dit. Et à Donnafon, vous avez usé de toutes les ruses pour vous retrouver en tête à tête, ce qui a failli lui coûter la vie. La situation est encore plus grave à présent, Ambrose. Il ne s'agit plus seulement de la vie de Catherine, mais de notre destinée commune. Elle est notre reine, son honneur se doit d'être au-dessus de tout soupçon, sa loyauté envers la Pitorie ne saurait être remise en question.

— Et je ne suis qu'une ombre à ce tableau ?

— Vous êtes un homme bon et un vaillant soldat, Ambrose. À vous de le montrer.

— Parce que je ne l'ai pas déjà assez prouvé ?

— Nous devons tous remettre constamment notre valeur à l'épreuve, répondit Tanya avec un sourire. Et maintenant, mangez votre porridge avant qu'il refroidisse.



EDYON

Calia, Calidor

— Voici les détails protocolaires pour le jour de ton investiture, dit le prince Thelonus en tendant un rouleau de parchemin à Edyon. Tout est prêt, et des festivités auront lieu à travers tout le Calidor. Je suis on ne peut plus heureux, tu es l'avenir de ce pays.

Edyon avait déjà été reconnu comme le fils de Thelonus, mais cette investiture formaliserait son rang et son titre : il deviendrait officiellement le prince d'Abask et l'héritier du trône du Calidor. Edyon jeta un coup d'œil à la liste des événements. Pour quelqu'un censé incarner l'avenir du pays, son nom n'apparaissait guère.

— Merci, Père. Je m'assurerai de suivre la procédure à la lettre. Et en parlant de lettres, puis-je vous rappeler qu'à mon arrivé en Pitorie, j'étais porteur d'une missive urgente du roi Tzsayn et de la reine Catherine ? Une semaine s'est déjà écoulée et leur message appelait incessamment votre assistance. J'ai le sentiment que nous devrions leur répondre sans tarder.

Edyon déploya des trésors de volonté pour ne pas hurler « *Vite !* », car il pressentait que son père – qu'il ne connaissait que depuis une semaine – ne le prendrait pas de la meilleure des manières. L'urgence était pourtant indéniable. Aloysius s'était mis à récolter de la fumée de démon au moment où Edyon quittait la Pitorie. Une fois en possession de réserves suffisantes pour alimenter son armée d'adolescents, il serait

inarrêtable. Thelonius était bien parvenu à vaincre son frère au cours de la dernière guerre ; tout le monde comptait sur lui pour réitérer cet exploit.

— Tu as raison, Edyon. Et j'ai décidé d'envoyer une délégation en Pitorie afin de prendre la pleine mesure de la situation sur place.

Une délégation ! L'action semblait dérisoire. Edyon s'était imaginé que son père dépêcherait une armée entière pour contrer la menace. Mais c'était toujours mieux que rien. Les deux pays pourraient peut-être collaborer étroitement pour partager renseignements, troupes et matériel...

Le grand chancelier, lord Bruntwood, entra dans la pièce et s'adressa à Thelonius :

— Votre Altesse, il est de mon devoir de vous rappeler les questions inhérentes à l'ingérence en territoire étranger. De plus, je souhaiterais porter un autre petit problème à votre attention.

Le chancelier ne laissait jamais transparaître la moindre émotion quelles que soient les circonstances : son sourire était obséquieux, son inquiétude toujours détachée et son chagrin en sourdine. Edyon avait l'impression qu'il passait sa vie à se retenir de péter.

C'est peut-être ça, son « petit problème ».

— De quoi s'agit-il ? demanda Thelonius, l'air soucieux.

— Les rumeurs, Altesse. Les on-dit. Les cancans. Au sujet d'Edyon.

Le chancelier grimaça comme si ses intestins le travaillaient plus que jamais.

— J'ose espérer que les objections concernant la légitimité d'Edyon ont disparu, tonna lord Regan.

Le meilleur ami de Thelonius avait été chargé par le prince de retrouver la trace de son fils et de le ramener au Calidor. Les choses ne s'étaient évidemment pas déroulées comme prévu, par la faute de March...

Mais Edyon se refusait à penser à March.

Le chancelier se tourna vers Regan pour le reprendre.

— À vrai dire, ce n'était pas tant des objections que l'inquiétude de créer un précédent.

— Bien sûr, oui, une *inquiétude*, pas une objection, répliqua Regan.

— Et ces craintes ont été apaisées, nous n'avons pas initié de précédent, intervint Thelonius.

— Tout à fait, Altesse, concéda le chancelier.

Le premier obstacle à la légitimation d'Edyon était l'absence de mariage entre Thelonius et sa mère. Un certain nombre de seigneurs avaient craint qu'en faisant d'Edyon un héritier du trône, tous les bâtards du royaume pourraient réclamer à leur tour des titres ou des terres revenant en temps normal aux fils légitimes des lords. Aucun d'entre eux n'était à l'abri, et le système menaçait de sombrer dans le chaos le plus total.

Edyon s'était demandé comment son père allait aborder cet épineux problème, avant de s'imaginer qu'il lui faudrait des semaines voire des mois pour passer au crible chaque détail juridique. Mais Thelonius avait réglé la question avec une simplicité désarmante en prétendant qu'il avait épousé la mère d'Edyon au cours d'une cérémonie discrète en Pitorie, avant de divorcer quelque temps après. Les documents avaient disparu, mais Thelonius avait consigné l'événement dans son journal. Lord Regan, qui avait accompagné Thelonius en Pitorie à l'époque, avait confirmé les faits. Et ainsi, le mensonge était devenu vérité.

Edyon avait bien plus de mal à s'accommoder de cette réécriture. À sa grande surprise, lui qui n'avait d'ordinaire aucun problème à prendre des libertés avec la vérité se révélait incapable de mentir au sujet de sa mère ou de ses origines. Il était bel et bien le fils illégitime de Thelonius. Ses parents n'avaient jamais été mariés, et toute sa vie avait été façonnée par ce simple fait. Edyon était déterminé à ne pas avoir honte de ce qu'il était. Lorsque le chancelier l'avait pressé de confirmer le mensonge de Thelonius, Edyon s'était contenté de ne pas le contredire. « Je n'étais pas né, je me trouvais encore dans le ventre dans ma mère, et elle ne m'en a jamais parlé, » avait-il simplement dit du bout des lèvres. Ça n'avait été un mensonge que par omission.

Son père n'avait pas eu autant de scrupules et avait même enjolivé la supercherie un soir, après quelques verres de vin, en décrivant le mariage en détail. « Une histoire classique, nous étions jeunes et amoureux, nous nous sommes fait des promesses intenable, nous étions à la mer... Mais nous nous sommes bel et bien mariés ! » Il avait regardé Edyon droit dans les yeux avant de sourire. « Et tout le monde admet que tu me ressembles. Tes traits, ton allure, on dirait moi avec vingt ans de moins. Il ne fait aucun doute que tu es mon fils. » Là-dessus, il disait vrai, personne n'avait jamais contesté la filiation.

— Cependant, quelques appréhensions persistent chez les seigneurs, dit le chancelier en arrachant Edyon à ses pensées.

— Ah, des *appréhensions* à présent, bougonna Regan.

— C'est une seconde nature chez les seigneurs, soupira Thelonus avant de jeter un coup d'œil vers son fils et d'ajouter : Tout les inquiète, l'argent, le pouvoir, l'avenir...

Et moi, désormais.

— Nous devons nous efforcer d'apaiser leurs craintes, reprit le chancelier. La lettre rapportée de Pitorie par Edyon, cette requête d'alliance contre le Brégant, nourrit la peur de voir le Calidor céder son indépendance à son puissant voisin. Certes, ce spectre ne date pas d'hier, mais il reste présent dans les esprits. En voulant aider, nous pourrions nous retrouver infiltrés, voire colonisés.

— Combien de fois avons-nous entendu cette rengaine au cours de la dernière guerre ? répliqua Thelonus.

— Alors que nous avons combattu, résisté et triomphé absolument seuls, ajouta lord Regan.

— Quoi qu'il en soit, ces inquiétudes refont surface, et les seigneurs doivent être rassurés quant au maintien de l'indépendance du pays. Ils doivent être certains que leur avenir est entre de bonnes mains.

Le chancelier dévisagea Edyon avec un air étrange. Manifestement, sa flatulence se refusait toujours à sortir.

— Certains disent qu'Edyon aurait été mandaté par le roi Tzsayn, et que ses origines pitoriennes pourraient remettre en question sa véritable allégeance.

— Edyon, un factieux ? Un espion ? demanda Thelonius d'un ton affligé.

— Personne ne va jusque-là, Altesse. Mais restons prudents. Nous avons besoin que les seigneurs se rangent derrière Edyon. Heureusement, je pense que quelques mesures simples feront l'affaire.

— Et à quelles mesures songez-vous, lord Bruntwood ?

— Il suffirait qu'Edyon fasse une déclaration durant son investiture, où il s'engagerait sans ambiguïté à garantir l'indépendance du Calidor.

Thelonius acquiesça.

— Je ne vois pas de mal à ça. C'est simple et raisonnable, veuillez vous occuper des arrangements nécessaires.

— Avec plaisir, Altesse.

— Y a-t-il autre chose ?

Les désagréments intestinaux du chancelier semblèrent reprendre de plus belle.

— Hélas, oui. Je pense qu'en plus de cette déclaration, nous ne pouvons pas nous permettre de paraître collaborer avec la Pitorie. Bien que votre idée de dépêcher une – *petite* – délégation soit compréhensible, nous ne devons offrir ni hommes, ni équipement, ni soutien d'aucune sorte.

— Mais, et la fumée de démon ? demanda Edyon. Et l'armée d'adolescents ?

— Avec tout le respect que je vous dois, Altesse, l'envoi de cette modeste délégation me semble déjà disproportionné par rapport à cette bande de petits sauvages qui se fait pompeusement appeler une « armée ».

— Mais les effets de la fumée sont bien réels, insista Edyon. (Il devait à tout prix leur faire prendre la mesure de la menace.) J'en ai rapporté un flacon de Pitorie. Puis-je vous faire une démonstration de son pouvoir ? Si les seigneurs y assistaient, ils comprendraient mieux à quoi nous avons affaire.

— Bonne suggestion, Edyon, approuva son père. Lord Regan t'aidera à tout préparer.

L'intéressé ne parut guère enchanté de se voir confier cette nouvelle tâche, mais il acquiesça sans rien dire.

— Cela ne me paraît pas nécessaire, répondit le chancelier. Les Brégantins s'en prennent à la Pitorie, pas à *nous*.

— Pour l'instant, répliqua Edyon. Mais enfin, le Brégant est notre ennemi, les seigneurs le savent bien !

— Ils le savent, dit lord Bruntwood, mais l'ennemi de notre ennemi n'est pas nécessairement notre ami.

— Pas plus qu'il n'est notre ennemi ! s'emporta Edyon. Tzsayn est un homme d'honneur, il ne nous trahirait pas en cherchant à tirer avantage de la situation. Il n'a rien à voir avec Aloysius. Il nous demande de l'aide et nous offre la sienne en retour. Ensemble, nous pouvons triompher du tyran brégantin.

Thelonius posa une main sur le bras de son fils.

— Je me dois de prendre en compte l'avis des seigneurs, Edyon. Notre action doit apparaître réfléchie et indépendante.

— Absolument, appuya le chancelier. Nous devons agir uniquement dans l'intérêt du Calidor. La présence de troupes pitoriennes sur nos terres pourrait par exemple être interprétée comme une menace. Les seigneurs ont parfaitement en mémoire le carnage qui s'est produit lorsqu'une quarantaine de Brégantins ont été invités à Tornia.

— Il s'agissait de soldats brégantins, justement, et non pitoriens. Tzsayn n'a aucunement l'intention de s'en prendre à nos nobles, ce raisonnement est absurde ! s'écria Edyon, de plus en plus remonté.

— Tzsayn est marié à la fille d'Aloysius, et cette union a été arrangée par le roi du Brégant, intervint Regan. Je m'en méfie, comme de toutes les femmes, du reste. Elle n'est très certainement qu'un pantin aux ordres de son père. Il est fort probable que Tzsayn ait offert à Aloysius quelque chose en plus de sa rançon en or pour être libéré. Peut-être lui a-t-il proposé de nous trahir.

— Non, répondit Edyon en secouant vigoureusement la tête. Ce n'est pas dans la nature de Tzsayn. Quant à Catherine, elle hait son père.

— Catherine n'a aucune morale, répliqua Regan d'un air dédaigneux. D'après la rumeur, elle a tué son propre frère, le prince Boris.

— Dans ce cas, elle n'a rien d'un pantin d'Aloysius, non ?

— Ma foi, je ne sais que penser de cette rumeur, mais je ne suis pas davantage enclin à lui faire confiance si cela se révélait vrai, commenta Thelonius.

— Elle est aussi impitoyable que son père, ajouta Regan avec un rictus sardonique.

— Alors vous n'allez rien faire ?

Edyon passa les trois hommes en revue.

— Vous allez laisser les Pitoriens combattre et périr, vous allez laisser les coudées franches à Aloysius pour qu'il récolte sa fumée de démon jusqu'à ce qu'aucune armée sur terre ne puisse lui résister et vous allez patiemment attendre qu'il vous attaque ? C'est ainsi que vous envisagez l'avenir ? C'est ainsi que vous comptez protéger votre pays ?

Thelonius lui renvoya un regard dur.

— Ne m'accuse pas de faillir à mon devoir, Edyon. J'ai combattu aux côtés de mes hommes durant la dernière guerre contre Aloysius. Je refuse de céder notre pays à ce fou, mais je ne risquerai pas pour autant de le perdre au profit d'un autre.

Edyon baissa les yeux, le visage empourpré. Ce n'était pas ainsi qu'il s'était imaginé participer à son premier conseil politique avec son père.

Thelonius se tourna vers son chancelier et, d'une voix encore empreinte de colère froide, dit :

— Nous accepterons une petite délégation de civils pitoriens et nous dépêcherons nous aussi quelques émissaires sur place. Nous partagerons nos informations. Vous avez raison, nous devons nous assurer de la sincérité de nos alliés et nous ne pouvons pas pécher par excès de confiance. J'avais espéré que mon fils aurait retenu cette leçon, compte tenu des derniers événements, mais il semble avoir la mémoire courte.

Il parlait de March, évidemment. March, qui s'était retrouvé mêlé à la tentative d'assassinat de lord Regan. March, qui aurait vendu Edyon aux Brégantins. March, qui était à présent banni du royaume. March, qu'Edyon avait aimé, cru et respecté jusqu'à ce qu'il découvre tous ses mensonges.

— Non, Père, je n'ai pas oublié ma leçon. Je ne l'oublierai jamais, répondit-il avec sincérité.

Thelonus se retourna vers lui.

— Alors fais-moi confiance et fie-toi aux seigneurs pour t'apporter leur soutien.

En baissant d'un ton pour n'être entendu que d'Edyon, il ajouta :

— Ils te sont bien plus importants que Tzsayn, Catherine ou la moindre puissance étrangère. Tu ne dois laisser aucun doute quant à ta loyauté envers le Calidor.

— Bien sûr, Père, répondit Edyon en baissant la tête.



MARCH

Frontière entre le Calidor et le Brégant

— Allez, avance. Ton nouveau pays t'attend juste devant.

March n'avait plus la force de faire le moindre pas. Il avait cheminé trois jours durant depuis Calia pour atteindre la frontière brégantine, avec pour seule nourriture les restes que ses gardes jetaient derrière eux. Face à lui se dressait une impressionnante muraille de pierre surmontée d'une tour de garde. Poussé dans le dos par le talon d'une lance, March remarqua les degrés encastrés dans le mur. Ils menaient à un rebord étroit qui desservait la tour. Quatre soldats se tenaient dessus et l'observaient.

Le mur avait été construit sous les ordres de Thelonus après la guerre afin de protéger le Calidor d'une nouvelle invasion. Il était en pierre de taille et jalonné de tourelles et de points d'observation. Il était également doté de deux portes, à l'est et à l'ouest, mais il semblait évident que March n'aurait pas le privilège de les emprunter. Il n'était qu'un traître, complice d'une tentative d'assassinat sur Regan et d'enlèvement sur Edyon. Les traîtres n'avaient pas le droit de passer la porte.

Il se mit à gravir les marches étroites. La faim et la soif lui donnaient le vertige.

— Allez, grouille-toi, merdeux ! aboya l'un des gardes restés en bas.

L'épuisement avait ses avantages : March se fichait complètement de ses geôliers. Il ne se souciait plus de rien, à